

Amélie DJOURACHKOVITCH

"EN FAIT DE NOUVELLES"

La correspondance de Flaubert n'est pas un texte uniforme et statique. Certes, la griffe de l'épistolier y est toujours reconnaissable et confère à l'ensemble des lettres une unité propre. Ce vaste *corpus* comporte toutefois de remarquables variations. Ainsi, des pans se détachent, au gré de diverses composantes structurelles: « lettres de » (lettres d'amour, lettres de voyage) ou « lettres à » (lorsqu'une tonalité singulière se laisse entendre dans les lettres échangées avec un destinataire particulier) sont autant de configurations signifiantes qui jalonnent le texte. Je n'aurais pas ici le temps de préciser ce point mais la correspondance avec George Sand, par exemple, mériterait une approche spécifique: dans le duo épistolaire auquel se livrent les deux écrivains, « s'écrire », en ce qui concerne Flaubert, prend un tour plus qu'ailleurs réciproque. D'autres intervenants se consacreront aujourd'hui à des correspondances croisées et nous feront entendre quelques « dialogues au sommet », pour reprendre une formule d'Yvan Leclerc. La correspondance varie aussi au fil du temps. Ce texte évolue, à l'évidence, au rythme de la vie du sujet qui le produit. Il se modifie sans doute également au rythme des progrès de l'œuvre car des liens étroits unissent gestes épistolaire et littéraire et dessinent un parcours heuristique dans lequel l'écriture, toujours en travail, n'a de cesse d'explorer et d'ajuster sa propre pratique. Ce cheminement est progressif et continu. Les étapes qu'il comporte ne sont pas étanches ni susceptibles d'être balisées strictement par la chronologie: les aspects dominants d'une période étaient toujours déjà en germe auparavant et ne disparaissent jamais totalement. C'est pour cela qu'il m'arrivera, ici ou là, de faire référence à des lettres antérieures ou postérieures à celles rassemblées dans le quatrième volume.

Après la publication de *Madame Bovary*, Flaubert devient peu à peu un écrivain connu et reconnu. C'est là un tournant d'importance qui n'est pas sans conséquences sur la

correspondance. La notoriété croissante élargit le réseau des relations si bien que les destinataires se multiplient et se diversifient. La lettre, protocolaire, se laisse plus volontiers dicter par les circonstances car l'inflation du courrier est la rançon de la gloire. De plus en plus, correspondre signifie surtout répondre - même s'il « est assommant d'écrire des lettres quand on n'en a pas envie »¹ - et relève d'un devoir à accomplir par l'homme public, rompu aux usages et aux exercices de style épistolaires: « Si, à vos articles sur moi et à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ne vous jugeais pas homme d'esprit, et galant homme, cette épître, cher confrère, eût été plus courte et plus louangeuse »². De tels commentaires, dans lesquels dénégation et prétériorité sont en passe de se confondre, laissent libre cours à toutes sortes de suppositions quant à la sincérité de l'épistolier. La rhétorique épistolaire, polie et policée, entre dans l'ère du soupçon car la lettre s'est mise au diapason d'une civilité dont elle maîtrise les rouages codifiés. Soumise au régime officiel, la lettre ne peut être tout à fait prise à la lettre.

Certes, les lettres aux amis proches ou aux parents conservent le privilège d'une intimité particulière mais une tendance générale se dessine progressivement: le contact tend à primer sur le message, la communication à visée pratique sur les sondages introspectifs, la banalité de l'homme sur la représentation de l'artiste. Au fond, la correspondance effectue un trajet parallèle à celui de l'œuvre : délaissant peu à peu une verve épistolaire aux accents empreints de romantisme, Flaubert s'attache de plus en plus à nourrir ses lettres d'un quotidien à la mesure d'une réalité pétrie d'insignifiances. Les élans lyriques font place à des considérations plus modestes et les missives semblent sceller en cela l'accomplissement d'une sorte d'éducation épistolaire.

Une formule récurrente scande la correspondance de la maturité: « rien à dire ». Souvent présent dès l'ouverture de la lettre, ce leitmotiv place le discours épistolaire sous les auspices d'une carence: « Je n'ai rien, mais rien du tout à vous dire »³. Par ailleurs, les « nouvelles », délivrées ou demandées, constituent la matière dominante de la lettre dont les énoncés sont fréquemment introduits et fédérés par un « en fait de nouvelles » qui apparente le propos à un inventaire de l'anodin, à un recensement d'infimes événements. Au terme de son parcours, la

¹ Lettre à sa nièce Caroline, 29 avril 1872, Pléiade, IV, p. 519.

² Lettre à Léon de Saint-Valéry, 15 janv. 1870, IV, p. 155.

³ Lettre à George Sand, 14 janv. 1869, IV, p. 9.

missive résume volontiers ainsi sa teneur : « Voilà toutes les nouvelles »⁴. Ce « voilà » conclusif est symptomatique du tour anecdotique pris par la correspondance. Il apparaît comme le butoir aléatoire d'un catalogue de menus faits - ou de faits divers - dont il souligne en même temps l'aspect dérisoire. Voici par exemple en quels termes une lettre décline ses matières, à l'orée de paragraphes successifs: « *Nouvelles locales* », « *Nouvelles politiques* », « *Nouvelles de la maison* », « *Nouvelles des chiens* », « *Nouvelles de l'Assemblée Nationale* ». La formule interrogative qui termine la série met en relief le caractère arbitraire de la clôture: « Quoi encore? C'est tout, il me semble? »⁵. Et ce type de chute – dans le vide en somme – apparaît aussi dans les lettres aux amis artistes car il s'agit là d'un tour propre à l'ensemble de la correspondance : « et puis... quoi encore ? C'est tout. / Rien de nouveau »⁶. La nouvelle pallie donc le « rien à dire » et en exhibe tout à la fois l'emprise primordiale. Toutes les nouvelles ou pas de nouvelles, c'est au fond la même chose, la même vacuité, la même tentation refusée du silence minant une verve épistolaire en proie à la raréfaction: « Je n'ai rien du tout à vous narrer »⁷; « Rien de neuf dans ma vie, mon cher vieux »⁸; « Je n'ai rien de neuf à te dire »⁹; « En fait de nouvelles, je n'ai rien de curieux à te dire »¹⁰. Le texte tourne d'ailleurs sur lui-même puisque le courrier reçu alimente les rubriques de la lettre: « J'ai reçu ce matin une lettre très aimable du père *Hugo* (...) / J'en ai reçu une autre de Lachaud (...) / Mais j'en ai reçu une de Mme Magnier »¹¹. Une formule finale, isolée en une phrase qui en détache tout le poids, annihile au demeurant, d'un même trait, tant le contenu des lettres reçues que celui de la lettre que Flaubert vient d'écrire à sa nièce Caroline: « Aucune nouvelle. » L'appauvrissement du style, qui revêt parfois un aspect presque télégraphique, est souligné par l'épistolier et accompagne ce tarissement du propos qui fait bel et bien de la correspondance, pour reprendre la célèbre formule de Flaubert, un « livre sur rien »: « Aucune nouvelle, sauf la mort *de* la femme *de* chambre *de* Mme Husson, enlevée en trois jours par la variole. - Hier, visite de Censier. Voilà tout. C'est peu »¹².

⁴ Voir par exemple les lettres à sa nièce Caroline du 9 juin 1869 (P., IV, p. 51) ou du 28 juin 1870 (IV, p. 199).

⁵ Lettre à sa nièce Caroline, 16 juin 1874, IV, p. 812.

⁶ Lettre à Ivan Tourguéniev, 5 juin 1872, IV, p. 533.

⁷ Lettre à George Sand, 8 mars 1869, IV, p. 29.

⁸ Lettre à Ernest Feydeau, 29 déc. 1872, IV, p. 627.

⁹ Lettre à sa nièce Caroline, 6 nov. 1869, IV, p. 123.

¹⁰ Lettre à sa nièce Caroline, 14 juil. 1870, IV, p. 209.

¹¹ Lettre à sa nièce Caroline, 9 sept. 1873, IV, p. 713.

¹² Lettre à sa nièce Caroline, 15 juin 1870, IV, p. 194..

Discours sans objet, la lettre tend également à estomper son sujet singulier. De plus en plus discret dans ses lettres sur sa vie intérieure, Flaubert préfère y évoquer ses actes - « J'ai été à Rouen faire des commissions pour ta grand-mère. - Voilà, pauvre chérie, toutes les nouvelles »¹³ - alors même qu'il ne lui arrive rien: « Je ne vois pas d'autre nouvelle à te narrer, chère Caro. Ma vie est aussi monotone que la vôtre est accidentée (...). Ma lampe brûle et je n'entends, de temps à autre, que le craquement de mon feu. Je suis rouge, un peu oppressé et j'ai soif. Voilà. »¹⁴. Arrêt sur image. Le texte délivre un instantané, donne à voir une situation d'énonciation sans histoire dont le pittoresque est désamorcé. Les détails matériels mentionnés servent moins à camper le portrait d'un artiste solitaire voué à la tâche que celui d'un épistolier soucieux de souligner le manque de substance de son discours.

La scène épistolaire, comme pour pallier la propension de Flaubert à négliger d'y endosser le rôle principal, se peuple alors de figurants multiples et éphémères. On voit par exemple passer, dans une seule lettre, d'Osmoy, Carvalho, « le général Valazé », « le sieur Desgenetais » « les sieurs Lecoeur et Poutrel », Laporte, « Miss Putzel » (il s'agit d'une chienne!), « plusieurs marchands de chiens », « un acteur des Variétés (Cowper) », « le plus célèbre chienneur de Paris, M. Butler », Lapière, le « général Merle » . Et, à l'issue de ce défilé: « Je ne vois pas d'autres nouvelles à te narrer, chère Caro. »¹⁵. Bien souvent, les noms des protagonistes, évoqués en quelques lignes, régissent la division de la lettre en paragraphes et confèrent à celle-ci des allures de liste mondaine¹⁶ ou de registre domestique: « Mon serviteur juge à propos de se laisser pousser la barbe, ce qui le rend hideux. Voilà des nouvelles intéressantes »¹⁷. Il arrive même que la lettre consigne des non-événements et avère ainsi l'absence comme son mode majeur de fonctionnement: « Aucune nouvelle. Mon serviteur, hier, a manqué se casser la margoulette en dégringolant du haut d'un noyer où il lochait des cerneaux »¹⁸. On est loin, avec cet effacement d'un sujet épistolaire mué en échetier, du lyrisme introspectif des lettres de jeunesse! Les états d'âmes ont d'ailleurs cédé le pas à l'état de santé et l'intime prend désormais un tour résolument concret et physique: « j'ai

¹³ Lettre à sa nièce Caroline, 28 juin 1870, IV, p. 199.

¹⁴ Lettre à sa nièce Caroline, 17 nov. 1873, IV, p. 737.

¹⁵ Lettre à sa nièce Caroline, 17 novembre 1873, IV, p. 736-737.

¹⁶ voir par exemple la lettre à sa nièce Caroline du 9 sept. 1873 (P., IV, p. 713-714).

¹⁷ Lettre à sa nièce Caroline, 1er sept. 1872, IV, p. 567.

¹⁸ Lettre à sa nièce Caroline, 9 sept. 1873, IV, p. 714.

eu pendant quelques jours une violente dysenterie, dont je me suis tiré avec du bismuth et du laudanum »¹⁹.

Moins centrée sur le moi que sur l'altérité – celle des destinataires ou des protagonistes convoqués sur la scène épistolaire pour l'alimenter en nouvelles -, plus tournée vers les faits et l'action que vers l'être et l'introspection, l'écriture épistolaire, à l'image du cheminement effectué sur le plan de l'œuvre, tend vers l'impersonnel. Même la mort de Louis Bouilhet, épisode à l'évidence très douloureux pour Flaubert, n'est que très discrètement abordée, dans la courte parenthèse d'une phrase qui la réduit à la dimension prosaïque d'un incident matériellement fâcheux : « La mort de mon pauvre Bouilhet (qui a bouleversé ma vie) dérange mes vacances »²⁰. Ailleurs, la disparition de l'ami, taxée d'« embêtement », prend rang dans l'énumération de divers tracasseries domestiques²¹. La lettre écarte résolument le pathétique. La souffrance de Flaubert est profonde, aucun doute n'est permis là-dessus, mais le discours épistolaire n'a pas pour vocation d'exprimer les sentiments. Ou plutôt, à l'instar de l'œuvre impersonnelle, la lettre réserve aux menus détails de la réalité la mission de révéler l'essentiel : « De Paris à Rouen, dans un wagon rempli de monde, j'avais devant moi une cocotte qui fumait des cigarettes, étendait ses pieds sur la banquette, et chantait ! En revoyant les clochers de Mantes, j'ai cru devenir fou, et je suis sûr que je n'en ai pas été loin. – Me voyant si pâle, la cocotte m'a offert de l'eau de Cologne. Ça m'a ranimé, mais quelle soif ! »²². Ces observations en apparence périphériques – la gaieté provocante d'une inconnue, la soif – disent l'ampleur d'un désarroi. Au fond, la modernité de Flaubert est à l'œuvre aussi dans ses lettres : l'écriture s'y refuse à toute forme de complaisance personnelle, le subjectif s'y représente à travers l'objectif, le tragique de l'existence y laisse apercevoir ses abîmes dans l'à plat d'une fade réalité.

¹⁹ Lettre à Ivan Tourguéniev, 22 sept. 1874, IV, p. 864.

²⁰ Lettre à George Sand, 6 août 1869, IV, p. 81. Ou encore : « Celle (la mort) de Bouilhet, qui a bouleversé ma vie, a dérangé mes projets de vacances. – J'ai à m'occuper maintenant : 1° de ses affaires ; 2° de mon roman et 3° de mon emménagement rue Murillo » (lettre à Laure de Maupassant, 2 sept. 1869, IV, p. 97).

²¹ Voici comment Flaubert conclut sans transition, après avoir évoqué les morts de Bouilhet, Duplan et Sainte-Beuve ainsi que les maladies de Feydeau et de Jules de Goncourt : « les agacements pécuniaires, le non-succès de mon roman, etc., etc., jusqu'aux rhumatismes de mon domestique (...), tout, comme vous le voyez, a contribué à mon embêtement » (lettre à Ivan Tourguéniev, 30 avril 1870, IV, p. 185).

²² Lettre à Maxime Du camp, 23 juil. 1869, IV, p.72. Ces mêmes détails réapparaissent dans une autre lettre : « Ce que j'ai éprouvé de plus dur a été mon voyage de Paris à Rouen ; j'ai cru crever de soif. – Et j'avais devant moi une cocotte qui riait, chantait et fumait des cigarettes ! etc. » (lettre à Jules Duplan, 29 juil. 1869, IV, p. 77).

Les lettres ont tendance à être de plus en plus brèves, jusqu'à se réduire en billets multiples à vocation exclusivement pratique. La fragmentation devient aussi une caractéristique interne de la missive. Cette dernière juxtapose de nombreux et courts paragraphes et s'organise au gré des rubriques à répertoire qu'elle comptabilise parfois en les numérotant. Ces chiffres redoublent ceux rapportés aux considérations pécuniaires que, pragmatique et positive, la lettre ne dédaigne pas d'aborder: «J'allais oublier le Positif! Prie ton époux de nous envoyer de l'argent. Je n'ai plus que 40 francs pour *tenir* la maison. C'est peu»²³. Tournée vers l'utile, la lettre, en somme, s'embourgeoise. Même lorsqu'elle s'adresse à des amis artistes, elle se plie volontiers aux exigences matérielles d'une réalité toute factuelle et circonstancielle : « Je t'en prie et supplie, puisque tu es ami avec Sandeau, va le voir, ne le perds pas de vue, et demande-lui tout ce que cela veut dire. Ou autrement, d'où tenait-il cette certitude de ta réception? Va également chez Laffitte (comme pour le remercier de l'intérêt qu'il a pris de toi) et tu sauras peut-être quelque chose. Laugier a-t-il fait un rapport? l'as-tu lu? as-tu vu enfin Houssaye?»²⁴. Un ton proche de celui-ci l'emporte également dans les lettres à Maupassant. Si Flaubert a bien joué avec le jeune écrivain le rôle d'un maître parrainant un disciple, c'est sans doute aux conversations qu'il a réservé le soin de porter son enseignement, les lettres se limitant le plus souvent à transmettre des conseils pratiques. Les lettres de Flaubert à Maupassant ne sont pas des *Lettres à un jeune poète* à la manière de Rilke. L'essentiel à dire ne transite pas par voie postale. Il en va de même pour les lettres échangées avec Tourguéniev. En dépit de l'amitié profonde qui unit les deux hommes, leur correspondance ne laisse guère apercevoir l'envergure des deux «géants», l'ampleur et la profondeur de leurs vues. Et s'il est par hasard question d'une «gigantesque épître»²⁵, ce n'est que par défaut, dans un court billet qui en déplore facétieusement l'absence. D'un commun accord, l'épistolaire est cantonné dans un rôle secondaire au regard de l'échange verbal en présence car, ainsi que le constate Tourguéniev, « Une heure de franche et bonne causerie vaut cent lettres »²⁶.

²³ Lettre à sa nièce Caroline, 1er nov. 1871, IV, p. 405.

²⁴ Lettre à Louis Bouilhet, 5 oct. 1855, II, p. 601.

²⁵ Lettre à Ivan Tourguéniev, 18 mars 1875, IV, p. 913.

²⁶ Lettre de Ivan Tourguéniev à Flaubert, 6/18 avril 1863, *Correspondance Gustave Flaubert Ivan Tourguéniev*, Flammarion, 1989, p. 75.

Les lettres se limitent donc le plus souvent à transmettre des conseils pratiques. Parataxiques, injonctifs et interrogatifs, les énoncés planifient, évaluent, épousent les urgences de l'action. Si la correspondance donne à entendre la voix de l'écrivain, c'est surtout à travers des demandes de renseignements pour alimenter l'œuvre en cours. Preuve de cette fonction instrumentale de la lettre, l'épistolier peut même la manipuler et l'utiliser à des fins stratégiques: c'est ainsi par exemple que Flaubert donne à Philippe Leparfait force conseils très précis sur la manière de rédiger une lettre truquée (à lui adressée mais pour être montrée à un autre et même éventuellement publiée)²⁷. L'introspection elle-même est soumise à un usage pratique. L'être se voit inféodé au faire: « J'en appelle à ton orgueil. Remets-toi en tête ce que tu as fait, ce que tu rêves, ce que tu peux faire, ce que tu feras, et relève-toi, nom de Dieu, considère-toi avec plus de respect! - Et ne me manque pas d'égards (dans ton for intérieur) en doutant d'une intelligence, qui n'est pas discutable »²⁸. L'intériorité, le « for intérieur », n'est pas ici un sujet mais un argument. La lettre flaubertienne se banalise donc en lettre d'affaires (on trouve d'ailleurs dans la correspondance d'autres occurrences, nombreuses, aussi bien du verbe « faire » que du substantif « affaire »), en démarche à accomplir: « Que de courses! que de lettres! »²⁹. Désormais, la correspondance cherche moins à établir une communication verticale – vouée à l'exploration et à l'expression des profondeurs – qu'une communication horizontale – inféodée à la pratique -. Efficace, tournée vers l'état des choses et l'action, la lettre a au moins, sur ce plan, des choses à dire et des certitudes à brasser: « Ma prochaine lettre te renseignera là-dessus, positivement »³⁰.

Les lettres tendent à s'uniformiser, et cela concerne tant celles adressées à un même destinataire que l'ensemble de la correspondance flaubertienne. Ainsi, les données de l'échange sont à tel point convenues qu'il est parfois à peine nécessaire de les formuler: « Dans quel état êtes-vous tous! Quand vous verrai-je, etc., etc.! »³¹; « Eh bien, chère Maître, comment ça va-t-il? L'estomac est-il remis? Avez-vous trouvé tous les vôtres en bon état? etc.? etc.? »³². La parole épistolaire s'annihile dans l'implicite codé d'une réitération sans surprise. En effet, le dialogue est miné par la répétition: « Je ne te fais pas de sermon cette fois

²⁷ 16 oct. 1869, IV, p. 116-117.

²⁸ Lettre à Louis Bouilhet, 30 sept. 1855, II, p. 598.

²⁹ Lettre à George Sand, 21 janv. 1872, IV, p. 464.

³⁰ Lettre à sa nièce Caroline, 31 août 1869, IV, p. 95.

³¹ Lettre à George Sand, 31 mars 1869, IV, p. 34.

sur ta misanthropie. Je te dirais toujours la même chose parce que c'est toujours la même chose »³³. Le ressassement paralyse l'échange et menace de le vouer au silence quand les propos, connus d'avance, se sclérosent en typologies codifiées : « Que ferons-nous? Toi à coup sûr, tu vas faire de la désolation et moi de la *consolation* »³⁴. Le dialogue, pourtant si fécond et précieux entre Flaubert et Sand, tourne aussi pourtant presque à vide, de « *bénissage* perpétuel »³⁵ en « griffonnage »³⁶ stérile. Au-delà, ce phénomène de répétition caractérise tout le texte de la correspondance car, d'un destinataire à l'autre, transitent des énoncés plus ou moins identiques, ce qui prive l'échange intime de son insularité singulière et fait de l'épistolaire une sorte de tribune publique. En l'espace d'un mois, Flaubert adresse par exemple ces remarques à peu près similaires à trois de ses correspondants: « Nous allons entrer dans une époque de ténèbres. On ne pensera plus qu'à l'art militaire. On sera très pauvre, très pratique et très borné »³⁷, « nous entrons dans un monde hideux (...). On sera utilitaire et militaire, économe, petit, pauvre »³⁸, « Ce qui me navre, c'est (...) la conviction que nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, militaire »³⁹. De telles duplications sont légion et parfois, en particulier lorsque plusieurs lettres ont été écrites le même jour, les recoupements sont d'une ampleur telle que l'on a vraiment l'impression qu'une lettre calque l'autre. Parfois aussi, une durée plus longue sépare des fragments reproduits, preuve que cette propension répétitive est tenace. Voici par exemple ce que Flaubert écrit le même jour à deux de ses correspondantes : « Paganisme, christianisme, muflisme. Telles sont les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est désagréable de se trouver dans la dernière »⁴⁰ ; « Paganisme, Christianisme, Muflisme : voilà les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est triste de se trouver au début de la troisième »⁴¹. Un mois et demi plus tard, ces considérations sont adressées à Feydeau : « Au Paganisme a succédé le Christianisme. Nous entrons maintenant

³² Lettre à George Sand, 24 juin 1869, IV, p. 59.

³³ Lettre à George Sand à Flaubert, 28 sept. 1874, IV, p. 870.

³⁴ Lettre de George Sand à Flaubert, 18 et 19 déc. 1875, P., IV, p. 998.

³⁵ Lettre à la princesse Mathilde, 28 oct. 1872, IV, p. 597.

³⁶ Lettre de George Sand à Flaubert, 15 janv. 1876, *Correspondance Gustave Flaubert George Sand*, Flammarion, 1981, p. 519.

³⁷ Lettre à sa nièce Caroline, 24 oct. 1870, IV, p. 253.

³⁸ Lettre à Claudius Popelin, 28 oct. 1870, IV, p. 257.

³⁹ Lettre à George Sand, 27 nov. 1870, IV, p. 264.

⁴⁰ Lettre à Marie Régnier, 11 mars 1871, IV, p. 287.

⁴¹ Lettre à George Sand, 11 mars, 1871, IV, p. 287-288.

dans le *Muflisme* »⁴². Ainsi réitérée, la formulation adressée tourne à la formule toute faite et les destinataires, interchangeable, se fondent dans une commune indifférenciation. La mention « toutes destinations » pourrait aussi bien figurer sur l'enveloppe des lettres envoyées par Flaubert. Il arrive d'ailleurs que l'épistolier interrompe son propos sur le constat de sa redondance avec le discours public véhiculé par une presse au titre exemplaire: « Mais j'oublie que ton mari t'envoie tous les jours *Le Nouvelliste* »⁴³. Mieux encore, d'une lettre à l'autre, des propos se trouvent parfois répétés à un même correspondant: « Puisque tu te livres à la littérature légère jusqu'au point de lire Féval, je te recommande les *Amours de Philippe*, par Octave Feuillet »⁴⁴, « Puisque tu lis de la littérature légère, je te recommande particulièrement de te repaître des *Amours de Philippe*, par Octave Feuillet »⁴⁵. Il est vrai que les mêmes recommandations ayant été adressées aussi à Mme Roger des Genettes⁴⁶, il y a de quoi s'y perdre. Le discours se fige et se duplique en citation et la pratique épistolaire de Flaubert n'est pas sans rappeler la copie à laquelle finissent par s'adonner Bouvard et Pécuchet.

L'identité de l'épistolier s'efface davantage encore lorsque l'original des énoncés ventilés dans plusieurs lettres n'est même plus de lui. Flaubert se plaît en effet à émailler sa correspondance de citations qui se substituent à sa propre parole pour faire jurisprudence : « Je me répète le mot de Goethe : 'Par delà les tombes en avant!' »⁴⁷, « J'ai beau me répéter le mot sublime de Goethe : 'Par-delà les tombes, en avant!' (...) »⁴⁸, « Il faut se répéter le mot de Goethe : 'Par-delà les tombes, en avant!' »⁴⁹. Mais la référence originelle n'est pas toujours aussi prestigieuse et l'épistolier se retranche aussi volontiers dans l'anonymat du cliché. Si, tout comme les petits riens ordinaires dont se nourrit la correspondance, la pluie et le beau temps sont évoqués, c'est en des termes qui ne dépareraient pas dans le *Dictionnaire des idées reçues*. Alors, en effet, que ce texte associe au mot « air » l'expression « le fond de l'air », les lettres utilisent volontiers la formule banale et convenue : « 'le fond de l'air' est bizarre »⁵⁰. Plus convaincante encore est la confrontation de la définition donnée dans le

⁴² Lettre à Ernest Feydeau, 30 avril 1871, IV, p. 313.

⁴³ Lettre à sa nièce Caroline, 27 sept. 1870, IV, p. 240.

⁴⁴ Lettre à sa nièce Caroline, 6 sept. 1877, Conard VIII, p. 68.

⁴⁵ Lettre à sa nièce Caroline, 17 sept. 1877, Conard VIII, p. 75.

⁴⁶ Lettre à Mme Roger des Genettes, 18 sept. 1877, Conard VIII, 76.

⁴⁷ Lettre à George Sand, 21 mai 1870, IV, p. 191.

⁴⁸ Lettre à Edmond de Goncourt, 4 juil. 1870, IV, p. 206.

⁴⁹ Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, 8 juil. 1870, IV, p. 208.

⁵⁰ Lettre à sa nièce Caroline, 24 juin 1874, IV, p. 817.

Dictionnaire - « AIR. (...) Invariablement, le fond de l'air est en contradiction avec la température; si elle est chaude, il est froid, et l'inverse » - avec ces considérations météorologiques, à peine distancées par une légère ironie : « Il fait beau, mais froid. Le fond de l'air n'est pas chaud, et sa surface peu bouillante »⁵¹. Ici encore, la parole épistolaire s'abolit dans un « etc. » : « Depuis avant-hier, la température a baissé et le fond de l'air, etc. »⁵². Cette fois, l'évidence à suivre n'est plus à chercher, comme précédemment, dans l'implicite d'un échange à deux mais dans ce « on » anonyme dont Flaubert s'est toujours tant plu à stigmatiser l'insane banalité. L'épistolier s'est absenté dans la dérisoire neutralité du poncif.

Flaubert continue pourtant d'écrire force lettres et d'en solliciter en retour. Sans doute parce que les petits riens véhiculent l'essentiel: la permanence de liens que l'échange épistolaire a pour mission d'attester : « Donnez-moi de vos nouvelles, et aimez toujours/ votre/ Gve Flaubert »⁵³. L'infime détail prosaïque a une valeur hypocoristique, une « bonne petite lettre », comme Flaubert se plaît à le dire, étant en effet celle qui parle de tes « petites bottes »⁵⁴ ou de « mes petites occupations »⁵⁵. L'adjectif « pauvre », fréquemment employé par Flaubert dans ses adresses à sa nièce Caroline, a une résonance similaire : le terme connote la connivence affective tout autant qu'il renvoie, inconsciemment bien sûr mais peu importe, à la faible consistance du propos.

Il est primordial de faire signe, surtout lorsque, au fil du temps, la liste des morts - dont les lettres tiennent le douloureux registre - s'allonge et que le nombre des correspondants diminue peu à peu. La missive est précieuse avant tout comme monnaie d'échange affectif qui circule. Le message épistolaire vaut peut-être moins par son contenu que par l'assurance du rapport affectueux qu'il entretient indéfiniment. C'est pourquoi il faut « barbouiller (...) beaucoup de papier » à lettre⁵⁶. La quantité prime sur la qualité car l'amour s'exprime moins par les mots qu'il ne se représente dans la matérialité d'une « épître démesurée »⁵⁷ que l'on a pris le temps d'écrire. Comme George Sand l'écrit à Flaubert, une lettre a surtout pour

⁵¹ Lettre à sa nièce Caroline, 20 oct. 1868, III, p. 813.

⁵² Lettre à sa nièce Caroline, 22 mai 1864, III, p. 394.

⁵³ Lettre à Ivan Tourguéniev, 30 juil. 1875, P., IV, p. 943.

⁵⁴ Lettre à sa nièce Caroline, 6 nov. 1869, P., IV, p. 124.

⁵⁵ Lettre à Edma Roger des Genettes, 9 déc. 1871, P., IV, p. 433.

⁵⁶ Lettre à sa nièce Caroline, 29 avril 1872, IV, p. 519.

⁵⁷ Lettre à Edma Roger des Genettes, 18 juin 1873, P., IV, p. 676.

vocation, « tout bonnement », d'apporter « du bien au cœur »⁵⁸. Les insignifiances peuvent alors devenir le mode majeur d'une entente puisque « je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'aime »⁵⁹; ou encore: « Ma lettre est stupide, mais c'est que je n'ai vraiment rien à te dire, sinon que je t'aime »⁶⁰. Laissons, pour finir, la parole à Flaubert exprimant, à travers une citation justement, la précieuse beauté de nouvelles que leur apparente platitude – aux yeux surtout des lecteurs (et pas des destinataires) que nous sommes, toujours plus ou moins en quête du Grand Ecrivain - n'empêche pas d'être sacrées: « Voici un verset d'Isaïe que je me répète sans cesse, et qui *m'obsède*, tant je le trouve sublime : 'Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles!' Creuse-moi ça, songes-y! Quel horizon! Quelle bouffée de vent dans la poitrine! »⁶¹ (Conard VIII, 4, à sa nièce Caroline, 7 janv. 1877).

⁵⁸ Lettre à George Sand à Flaubert, 13-14 nov. 1866, III, p. 555.

⁵⁹ Lettre à Louis Bouilhet, 1er août 1855, II, p. 586.

⁶⁰ Lettre à sa nièce Caroline, 24 avril 1866, III, p. 491.

⁶¹ Lettre à sa nièce Caroline, 7 janv. 1877, Conard VIII, p. 4.